

APPENDICES

DU TOME II

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien Original,
16 avril 1865.

Monsieur mon frère,

Je désire que Votre Majesté me permette en lui écrivant aujourd'hui de lui adresser quelques observations qui ne manquent pas de gravité. Elle verra, je l'espère, dans les conseils que je me permets de lui donner tout l'intérêt que je prends à son succès et à l'affermissement de son pouvoir.

Je commencerai par répéter à Votre Majesté que la question financière est la première de toutes et qu'elle mérite toute son attention. Le nouvel emprunt vient d'être conclu à Paris et Votre Majesté va avoir avec les dix millions de la banque cent dix millions à sa disposition. Mais cette somme doit être dépensée avec la plus grande économie, car de longtemps on ne pourrait plus faire en Europe d'emprunt pour le Mexique. Les ressources du pays doivent donc être développées et ménagées avec soin. Or, aujourd'hui les principaux revenus du Mexique consistent dans les douanes ; j'apprends donc avec un vif regret que la création de la direction des Douanes qui avait amené la régularité dans les produits vient d'être changée. Si les agents français ne sont pas en mesure d'exercer un contrôle sévère sur les branches du revenu public, le trésor sera volé comme (pour) le passé.

Il faudrait au contraire appliquer au Pacifique le système que M. Rolland avait été autorisé à introduire dans le golfe du Mexique. De cette manière Votre Majesté aurait obtenu un accroissement considérable dans ses ressources. Connaissant les intentions bienveillantes de Votre Majesté, ayant confiance dans son jugement, je ne puis comprendre par quelle fatalité les mesures les plus essentielles sont toujours ajournées ou combattues. Le Mexique doit son indépendance et son régime actuel à la France et il semblerait qu'une influence

mystérieuse vienne sans cesse empêcher les agents français de se dévouer au bien du pays et même nos justes réclamations ne sont pas toujours écoutées. La commission chargée d'examiner les indemnités à donner à nos nationaux fonctionne avec une lenteur désespérante et avec un mauvais vouloir que les Anglais n'ont pas rencontré.

Je dois enfin appeler l'attention de Votre Majesté sur l'affaire des biens du clergé. Les mesures prises retardent indéfiniment une solution que les intérêts réclament, en attendant les propriétés sont frappées d'interdit puisqu'aux termes de l'article 18 aucun droit ne peut être exercé tant qu'on n'aura pas constaté, à due forme, que les opérations dont ce droit procède ont été divisées !

Plus la question était délicate, plus elle touchait à des intérêts moraux et matériels, plus la solution aurait dû être prompte.

Le ministre des finances Fould me prévient que M. Bonnefond n'a pas accepté d'être le ministre de Votre Majesté. Je crois qu'il a parfaitement raison. Donnez-lui votre confiance, appelez-le dans vos conseils, mais laissez-lui son indépendance, il ne vous en sera que plus utile.

L'intérêt que je porte à Votre Majesté, m'a fait passer sur la crainte de lui déplaire en lui disant toute ma façon de penser, mais les questions soulevées sont trop graves pour ne pas être approfondies et la prospérité du Mexique tient trop à celle de la France pour que je ne m'en préoccupe que vivement.

Le général de Lorencez est venu me prier de demander à Votre Majesté son ordre.

Il est, disait-il, humilié de voir les généraux qui ont servi sous lui avec cette marque distinctive et en être privé lui-même. Certes le général a été malheureux devant Puebla, mais il a maintenu avec fermeté pendant plusieurs mois l'armée à Orizaba. Je crois donc qu'il y a justice à lui accorder cette faveur.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Impératrice et de croire aux sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté le bon frère

Napoléon.

Aux Tuileries, le 16 avril 1865.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 27 avril 1865.

Mexico, le 27 avril 1865.

Madame et bien chère Sœur,

J'adresse à Votre Majesté une dépêche qui m'est parvenue aujourd'hui du Nord et qui peint la situation de ce côté sous des couleurs assez critiques. Je voudrais bien que le général Douay fût déjà en chemin.

L'Empereur voyage parfaitement (?) partout et avec le plus vif enthousiasme. Il a passé par Tlascala et Apan et doit arriver sous peu à Orizaba. Les événements de Richmond ont produit ici une certaine impression sur ceux qui n'ayant pas fait l'Empire, ne seraient peut-être pas fâchés de refaire la république à l'aide des États-Unis.

On cite de Doblade, qui est à New-York, le mot suivant : « que, comme général, Almonte avait bien amené l'intervention française, il ne voyait pas pourquoi il n'en ferait pas autant avec l'Amérique. » Ici on a été habitué à changer tous les six mois sinon l'homme qui gouvernait, car ils se sont accommodés de différents systèmes, du moins la forme du gouvernement ; aussi y a-t-il déjà des ennuyés et une certaine apathie dans la capitale. Dans les campagnes ce n'est pas heureusement le cas, mais c'est cette minorité, soi-disant blanche, qui s'habille en redingote noire et qui sort des collèges avec le grade de licencié pour écrire des journaux et citer à tort et à travers l'histoire grecque et romaine qui a toujours été le foyer de toutes les convulsions sociales. Un moment l'ascendant de l'Empereur a paru la captiver, mais comme les passions ne s'arrêtent jamais, elle va bientôt trouver qu'on ne marche pas assez dans la voie des utopies qui ont perdu ici tout le monde et qui semblent le cercle (?) fatal qui a entraîné tous les gouvernements. Je crois, du reste, que cette seconde espèce de malaise et d'inquiétudes qu'on éprouve maintenant, est de même que cet hiver une crise salutaire.

Le parti du clergé est tombé avec ses biens, il est mort et enterré, à part des regrets intéressés, on ne s'en occupe plus qu'au point de vue de l'histoire ; aujourd'hui c'est le tour du parti libéral exalté, autrement dit la Démagogie et le Juarisme, démagogie la plus hideuse, car elle ne vise pas à autre chose qu'à la destruction de la nationalité mexicaine. Ce parti en est un chant du cygne et flambe, je crois de sa dernière flamme, c'est pour cela qu'il se débat contre sa destinée.

Lorsque comme son adversaire, tant par les victoires militaires qu'on finira bien par remporter que par la force des lois, de l'ordre et de la justice, il descendra dans la tombe, l'avenir sera à la race indienne et métis, à la race travailleuse, cette classe moyenne qui a toujours fait défaut et qui seule pourrait constituer une nation à laquelle l'émigration voulût s'unir.

Voilà à mon avis la signification de ce qui se passe. Maintenant il ne me reste qu'à prier Votre Majesté d'accueillir l'expression des sentiments de toute estime et de profonde affection avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la bonne sœur et amie

Charlotte.

Le télégraphe vient d'annoncer que le président Lincoln, son fils et Mr Seward ont été assassinés, je crois que cela portera Mac Clellan à la présidence et un arrangement quelconque avec le Sud.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Orizaba, 30 avril 1865.

Monsieur mon frère,

La situation intérieure du pays s'améliore de plus en plus et pendant le voyage que je fais en ce moment, je suis heureux de trouver à chaque pas, des preuves réelles de progrès accomplis. Les populations et le bas clergé surtout me reçoivent avec un enthousiasme qui me charme. Mais les événements qui se passent aux frontières du Nord et ceux qui surgissent aux Etats-Unis, acquièrent une gravité telle que je pense qu'il devient indispensable que mon peuple soit officiellement instruit de l'appui sur lequel je compte de la part des puissances européennes ; à cette condition seulement je crois pouvoir mener à bonne fin l'œuvre si belle, mais si difficile entreprise sous les inspirations de Votre Majesté. Je charge mon conseiller Eloin dans lequel j'ai une entière confiance de donner à Votre Majesté de vive voix tous les renseignements qui ne peuvent trouver place dans cette lettre et j'espère qu'il me reviendra bientôt après avoir terminé les affaires financières pour la solution desquelles je lui donne pleins pouvoirs et avoir obtenu de la bienveillante intervention de Votre Majesté, l'alliance des diverses puissances qui me semblent particulièrement intéressées à combattre en commun les idées envahissantes qui germent aux États-Unis.

Je profite de cette occasion pour réitérer à Votre Majesté la nouvelle assurance des sentiments de haute estime et de profonde amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté le bon frère et ami

Maximilien.

Orizaba, le 30 avril 1865.

L'impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 30 avril 1865.

Le 30 avril 1865.

Madame et très chère sœur,

Je n'ai le temps que d'écrire quelques lignes à Votre Majesté, car le courrier nous laisse bien peu de temps. L'Empereur est parti hier pour l'Algérie, j'ai été l'accompagner jusqu'à Fontainebleau et

c'est en rentrant le soir que j'ai reçu les lettres de Votre Majesté.

Hidalgo aura sans doute fait parvenir toutes les discussions du Corps législatif. M. Corta a produit un excellent effet, l'arrivée aussi du général Douay qui a coïncidé avec les débats a été fort utile. J'ai vu le Nonce l'autre jour et la question du clergé au Mexique a été mise par lui sur le tapis, j'ai fait grâce à Votre Majesté de toutes les doléances qu'elle connaît et je lui ai répondu que la situation du Mexique était la même qu'avait trouvée en France Napoléon. La Révolution avait fait table rase et le concordat avait indemnisé sans pourtant revenir en arrière, ce qui est aussi impossible au Mexique qu'en France, et que, par conséquent, il était logiquement impossible de ne pas s'entendre avec l'Empereur Maximilien, et ceci le Nonce m'a dit que la question n'avait pas été posée ainsi et que par le décret de l'Empereur c'était par son fait que l'Église était spoliée, il ne m'a pas été difficile de lui prouver que l'Empereur n'avait fait que maintenir des lois antérieures à lui, je dis ceci à Votre Majesté, car c'est un argument qui a paru lui faire de l'effet.

L'assassinat de Lincoln a fait un grand effet en Europe, les uns en accusent le Sud, il me semble pourtant plus probable que ce soit les radicaux du Nord qui trouvaient le Président trop modéré ; quelques jours auparavant M. Bigelov, ministre des États-Unis, nous avait donné de très bonnes assurances de la part de son gouvernement ! A mon grand regret je suis obligée de prendre congé de Votre Majesté en la priant de me rappeler au bon souvenir de l'Empereur. Je la prie de croire aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur et amie

Eugénie.

La mort du grand Duc héritier de Russie nous a fait bien de la peine.

L'Empereur Maximilien à l'Empereur Napoléon III. Copie, 26 mai 1865.

Monsieur mon frère,

J'ai reçu avec le plus vif plaisir l'aimable et bonne lettre du 16 avril que Votre Majesté a bien voulu m'adresser et les conseils de véritable ami que j'accepte toujours comme preuve des sentiments si bienveillants de votre part, conseils qui me sont nécessaires et qui me donnent la force dans ma tâche si rude et si épineuse.

Votre Majesté me permettra cependant de lui faire avec toute

franchise, sur quelques-unes de ses appréciations, des observations basées sur les circonstances locales.

En parlant du dernier emprunt, nouveau service immense que nous devons à la France, vous appelez mon attention toute spéciale sur la question financière. Certes, personne ne s'occupe autant que moi de ce point si vital pour mon pauvre pays ; mais il est bon que Votre Majesté sache comment les efforts que je fais sont déjoués.

L'automne passé, peu de mois après mon arrivée, j'avais fait un budget qui donnait l'heureux résultat d'un surplus au lieu d'un déficit permanent. Le maréchal Bazaine, qui assistait au conseil, approuvait toutes les mesures ; eh bien, un mois après, il donna contre-ordre dans tous les points militaires et nous jeta dans de nouvelles dépenses affreuses. La seule campagne d'Oajaca coûta deux millions de piastres ; et des militaires prétendent qu'au mois d'août dernier le général Brincourt avait (aurait) pu prendre la ville avec un millier d'hommes.

Je me rappelais fort bien alors les paroles de notre excellent Corta qui (me) disait un jour : « Bazaine est le plus grand dépenseur de notre armée. » Le chaos était donc rétabli et il fallait une main bien habile pour débrouiller tout cela. Nous attendions avec une confiance impatiente le Messie que M. Corta nous avait promis et M. Bonnefond arrive finalement. Nous lui offrons avec pleine confiance la direction absolue et complète avec tous les droits et tous les pouvoirs ! il n'accepte pas ; il veut se créer une position tout à fait nouvelle en s'établissant en contrôleur et en somme il ne fait rien. J'attends depuis quelques mois avec patience les propositions qu'il doit me faire surtout pour les douanes, lui ayant laissé en tout cela main libre. Je crois que M. Bonnefond a perdu un peu de son courage et de son énergie et cela pour deux raisons : il a vu de près les dépenses militaires et il aura reconnu que le pays et ses hommes sont tout autres qu'on ne l'imagine en Europe. Votre Majesté fait mention dans sa lettre d'influences mystérieuses dirigées contre la France. Je puis vous assurer que chez moi ces influences n'existent pas et ne pourront jamais exister. Vous n'avez pas d'ami plus loyal que l'Empereur du Mexique et le pays, suivant l'exemple de son souverain, n'oubliera jamais la profonde reconnaissance qu'il doit à la France, et à son illustre Empereur, qui l'a sauvé de la ruine et rétabli parmi les nations. Si à Paris on a parlé d'intrigues, j'espère que M. Dano dans ses correspondances et le chef de mon cabinet M. Eloin qui, dans ce moment, se trouve près de vous, verbalement pourront vous en donner la clef : « C'est à Rome et à Vienne qu'il faut chercher l'origine de ces rumeurs. »

Dans toute occasion nous avons tâché de montrer toute notre reconnaissance à la France et encore dernièrement le Mexique a

José Ignacio Conde.

accordé exceptionnellement aux sujets français qui ont à demander une indemnité au gouvernement, un intérêt de six pour cent, chose qui ne s'est jamais faite dans ce pays. Je ne parle pas du plus beau palais de Mexico que nous venons d'offrir au Maréchal à propos de son mariage et de toutes les attentions que nous croyons notre devoir de faire à tout ce qui porte le nom français.

Votre Majesté me parle aussi du décret sur les biens du clergé. Je ne nie pas qu'il a déplu à beaucoup de monde ; mais je crois que c'est précisément là son mérite, car les deux partis extrêmes en étaient mécontents. Dans une question aussi délicate et difficile, la seule ligne de conduite possible m'a paru la légalité la plus stricte et pas de précipitation partielle. Beaucoup de contrats sont si horriblement frauduleux qu'on ne peut en venir à bout qu'avec un examen plus que scrupuleux.

Il y a bien deux mois que j'ai donné l'ordre à la chancellerie d'envoyer au général Lorencez la grande croix de Guadalupe ; je m'informerai immédiatement si l'on a donné suite à cet ordre ou si l'apathie qui règne malheureusement encore un peu dans ces régions a été cause d'un regrettable délai.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au bon souvenir de l'Impératrice et de croire aux sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis de Votre Majesté le bon frère

Maximilien.

Jalapa, le 26 mai 1865.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 31 mai 1865.

Tuileries, 31 mai 1865.

Madame et très chère sœur,

J'ai envoyé à l'Empereur en Algérie la lettre de l'Empereur Maximilien que m'a remise M. Eloin.

Les nouvelles d'Amérique nous sont parvenues en même temps, je conçois combien les événements qui se passent au nord doivent impressionner Votre Majesté. Ici aussi ils ont produit une sensation assez vive dans le public, et pourtant au risque de passer pour trop optimiste, je confesse que je n'ai pas été surpris qu'à la fin de la guerre des Etats-Unis, les dissidents du Mexique reprissent courage. Nos ministres m'ont dit avoir la même manière de voir.

J'ai reçu avant le départ de l'Empereur l'ordre de maintenir l'effectif des troupes au Mexique. Nous remplacerons donc les hommes libérables au fur et à mesure.

Dans les circonstances actuelles, il n'y a aucun motif pour augmenter le corps d'occupation. Occuper tout le Mexique est impossible et les troupes sont suffisantes pour assurer la tranquillité d'une partie du pays et garantir l'honneur de notre drapeau. D'ailleurs,

je le répète à Votre Majesté, le Maréchal est un homme d'une énergie incontestable et d'une prudence qui saura ne rien compromettre.

J'ai fait bien des questions à M. Eloin sur les routes et sur les moyens d'attirer l'émigration du Sud sans donner ombrage au Nord, je compte sur lui pour en entretenir Votre Majesté.

Le général Douay est bien près d'arriver s'il ne l'est déjà à cette heure; je suis heureuse que son retour soit si vivement désiré par vous.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur et croyez aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute affectionnée sœur

Eugénie.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien, 15 juin 1865.

Original. (La signature et les neuf derniers mots sont seuls autographes.)

Monsieur mon frère, Votre Majesté a bien voulu m'associer à son ordre de l'Aigle mexicain qu'Elle vient d'instituer, en m'envoyant le collier et la grand'croix de l'ordre.

Je suis profondément touché des sentiments d'affection sincère et constante que Votre Majesté me témoigne en cette circonstance, et je suis heureux de Lui dire que je saisirai, pour ma part, toutes les occasions de lui marquer l'intérêt particulier que je prends à tout ce qui peut la regarder. Je fais des vœux sincères pour votre bonheur personnel, pour la prospérité de votre règne et pour la gloire du Mexique, et je vous renouvelle avec plaisir les assurances de la haute estime et de l'inviolable amitié avec lesquelles je suis, monsieur mon frère, de Votre Majesté

le bon frère

Napoléon.

Paris, le 15 juin 1865.

L'Empereur Napoléon III à l'Empereur Maximilien, 15 juin 1865.

Original. (La signature et les neuf derniers mots sont seuls autographes.)

Monsieur mon frère,

Votre ministre à Paris, M. José Hidalgo, m'a remis les insignes de votre ordre de l'Aigle mexicain, destinés à mon très cher et bien-aimé fils le Prince impérial, et la lettre que Votre Majesté m'a écrite en me donnant cet éclatant témoignage de sa constante amitié pour ma famille. Il m'est bien agréable d'exprimer à Votre Majesté combien je suis sensible à cette nouvelle preuve de son estime et combien, de mon

côté, j'ai à cœur de resserrer de plus en plus les liens qui unissent nos couronnes et nos peuples. C'est dans ces sentiments que j'aime à renouveler à Votre Majesté les assurances de la haute estime et d'inviolable amitié avec lesquelles je suis

Monsieur mon frère
de Votre Majesté
le bon frère

Napoléon.

Paris, le 15 juin 1865.

A Monsieur mon Frère
l'Empereur du Mexique.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte. Sans date, 1865.

Madame et très chère sœur,

Je n'ai rien de bien intéressant à dire à Votre Majesté par le courrier d'aujourd'hui car les discussions de la Chambre lui seront envoyées par M. Hidalgo; d'Amérique les nouvelles sont bonnes, et l'émotion commence à se calmer. L'Empereur est de retour depuis quelques jours seulement, je doute qu'il ait le temps d'écrire à l'Empereur Maximilien.

M. Eloin est parti pour Vienne, je l'ai vu un instant seulement, mais il doit retourner dans quelques jours, la nouvelle de la mort de M. de Chazal et celle plus récente du colonel Tourre nous a fait bien de la peine, malheureusement rien ne s'établit sans qu'il en coûte quelque chose au cœur des pauvres mères.

On dit que Mme de Chazal a été bien courageuse et bien résignée. Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur et croyez aux sentiments de véritable amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute affectionnée sœur

Eugénie.

L'Empereur me charge de tous les compliments pour vous et pour l'Empereur Maximilien.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 15 juillet 1865.

Tuileries, le 15 juillet 1865.

Madame et très chère sœur,

Les bonnes nouvelles que nous recevons du Mexique nous font bien plaisir, car si d'un côté nous ne nous sommes pas fait d'illusions sur les difficultés, de l'autre nous avons eu foi dans la réussite.

Les Etats-Unis nous donnent des assurances sur leur désir de garder la neutralité, ce n'est peut-être pas assez, mais il faut attendre; c'est déjà beaucoup en politique que de trouver un gouvernement qui serre les freins vis-à-vis des impatiences et passions de la foule sans faiblesse, le reste viendra plus tard.

Votre Majesté me parle avec tant de franchise que je ne saurais mieux faire que d'en user à mon tour, je dirai donc à Votre Majesté que la médaille du Mexique est, et doit être un souvenir précieux pour nos soldats, mais en France, elle créerait une situation difficile, une fois les hommes rentrés dans leurs foyers, la police serait difficile à faire, et s'ils portaient le ruban seul, il pourrait y avoir erreur sur la croix de la Légion d'honneur; au Mexique, cela n'a pas d'inconvénient, mais Votre Majesté comprendra qu'il en serait ainsi en France, malgré le décret qui défend qu'on sépare la médaille du ruban, par la force des choses on le ferait, car la même règle existe pour la médaille ici, et pourtant même les maréchaux manquent à l'ordonnance, c'est donc avec le plus vif regret que je me vois dans l'obligation de le dire franchement à Votre Majesté, il me semble qu'il y aurait peut-être un biais pour éluder la difficulté, tout dans ce monde est une question de nuance; croyez-vous que l'Empereur, tout en conservant la couleur qui sans doute a déjà été annoncée, ne pourrait pas, comme je l'ai dit tout à l'heure, modifier sensiblement la nuance, de façon qu'il ne pût y avoir erreur chez nous. J'espère que Votre Majesté ne verra dans ma proposition que le désir de concilier le plaisir de nos soldats d'avoir cette marque de distinction, en évitant les inconvénients en France.

Votre Majesté semble dans sa lettre, ou du moins c'est ainsi que je l'ai compris, désirer que le général Douay ait un plus grand commandement, il est assurément un très bon général, mais que Votre Majesté soit persuadée que le Maréchal est notre meilleur soldat, il a pour moi, de plus, le mérite de n'avoir pas été découragé un seul instant, il a foi dans tout ce qui existe et son retour aurait d'ailleurs l'inconvénient de faire croire que l'intérêt diminue du moment que l'importance de celui qui est à la tête des troupes est moindre.

Je crains que quelque faute de forme ne soit venue donner à Votre Majesté une mauvaise idée de lui; si Votre Majesté pouvait lire la correspondance, elle verrait avec quel esprit droit, avec quelle fermeté il juge et là où bien d'autres se sentaient découragés, combien il conservait son sang-froid, les hommes sont loin d'être parfaits, il suffit souvent que la dose du bien l'emporte sur les défauts, aussi je réclame l'indulgence de Votre Majesté pour ceux du Maréchal, je suis persuadée que si vous le jugez en dehors des influences qui lui sont peut-être hostiles avec votre jugement droit, vous reviendrez bien vite sur son compte, ceci n'empêche pas que nous

regrettons vivement tous les motifs qui peuvent amener la moindre difficulté, qu'il est dans l'intérêt de tous d'éviter.

J'envoie à Votre Majesté la lettre du Maréchal Bazaine à l'Empereur, pour qu'elle puisse juger par elle-même de la correspondance, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est à titre tout à fait confidentiel et je vous prierai même de me la renvoyer après en avoir pris connaissance.

J'espère que Votre Majesté excusera les nombreuses ratures de ma lettre; je l'ai écrite un peu à la hâte.

Je vous prie de me rappeler au souvenir de l'Empereur et croyez aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté la toute dévouée sœur et amie

Eugénie.

L'Empereur qui entre à l'instant me prie de ne pas l'oublier près de Vos Majestés, j'envoie aussi à Votre Majesté la lettre du Maréchal au ministre de la guerre afin qu'elle voie aussi quels ont été les scrupules du Maréchal sur la médaille, j'aime mieux ainsi lui laisser voir les choses.

L'Empereur Maximilien à Napoléon III. (D'après Ollivier, VII, 523.)

27 juillet 1865.

J'ai peint, à Douay et à Dano, la situation avec beaucoup de franchise; je leur ai dit et prouvé que les affaires administratives et les questions politiques marchent bien; je n'ai pas pu leur dire la même chose sur les affaires militaires et financières. Ils ont dû convenir avec moi, qu'on a renvoyé trop de troupes et que la guerre a englouti trop d'argent. Dans ces deux points consiste la plaie du Mexique; toutes les autres questions seront aplanies avec du temps et de la patience. J'ai maintes fois prêché au maréchal de ne pas précipiter les renvois de troupes et de se tenir aux chiffres fixés par votre traité, mais hélas! inutilement. Bazaine, animé d'une fièvre de contenter l'opinion publique, oublie tout à fait un prochain avenir. Je lui ai cent fois dit d'économiser en lui prouvant par des chiffres que notre déficit, au lieu de s'amoinrir, allait toujours en augmentant, que l'armée et les malheureuses troupes auxiliaires formaient les trois quarts de nos dépenses. C'est malheureusement clair qu'en commettant la première faute, il fallait garder et payer toutes les troupes et les hordes indigènes pour remplir le vide et empêcher qu'une dissolution, qui n'est pas surveillée par une armée étrangère considérable, n'augmentât, d'une manière dangereuse, le contingent de guerillos. Chaque fois qu'on commence à vouloir travailler sérieuse-

ment à la formation de bonnes troupes indigènes, le maréchal déclare que le matériel est plus que nécessaire en campagne et qu'il ne peut envoyer personne aux centres d'organisation. Outre les dépenses que nous devons faire à la suite du traité de Miramar, et de l'obligation de maintenir cette masse de troupes auxiliaires, il nous faut payer, depuis un an, de grandes expéditions militaires occasionnées par le manque de bonnes troupes et par la nécessité de faire promener ces pauvres troupes françaises dans toutes les directions de ce vaste pays. Vous vous rappellerez que lorsque j'ai eu le bonheur de voir Votre Majesté à Paris, les nouvelles militaires du Mexique paraissaient tellement rassurantes que vous avez pu me donner l'espoir que tout l'emprunt contracté pourrait être affecté aux améliorations intérieures.

Eh bien, le résultat ne correspondit pas à notre attente ; tout l'argent que l'emprunt laissait à notre disposition fut dévoré par les opérations militaires. Or, il a fallu contracter un nouvel emprunt sous de très mauvaises conditions ; la petite somme qui nous reste sera de nouveau dévorée par la guerre et cela d'autant plus que la position militaire est moins bonne que l'an passé. Comme je l'ai dit, la plaie du Mexique pour le moment, c'est le manque de troupes et d'argent. Mais tout cela va être remédié, j'en ai la pleine confiance par l'aide efficace de nos nobles alliés, qui ne laisseront pas incomplète la grande œuvre commencée. Les questions intérieures marchent bien ; j'ai été très satisfait de mon dernier voyage et surtout de la réception touchante et enthousiaste que la capitale m'a faite spontanément à mon retour. On marche, on marche même bien ; on pourrait aller beaucoup plus vite, mais pour cela manquent encore des instruments. J'ai dit dans le temps à Votre Majesté que je me trouverais dans la position de Diogène ; eh bien, j'ai vu ce pressentiment se réaliser. Il y a trois catégories d'hommes au Mexique et dans toutes les trois on ne trouve presque pas de lumières. Les vieux sont entêtés et vermoulus ; les jeunes n'ont rien appris ; les étrangers sont presque tous des médiocrités ou des aventuriers qui n'ont pas d'avenir en Europe. Tout cela ne me fait pas perdre courage : avec l'aide de Votre Majesté je poursuivrai l'œuvre avec calme et confiance ; l'avenir sera ma récompense.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 26 juillet 1865.

Mexico, le 26 juillet 1865.

Madame et bien chère Sœur,

J'ai reçu par le dernier paquebot avec beaucoup de plaisir la bonne lettre de Votre Majesté. Elle sait que maintenant le chemin le plus court est par l'Amérique, depuis l'ouverture de la nouvelle ligne de Vera Cruz à New York.

Je suis bien heureuse de savoir l'Empereur de retour près de Votre

Majesté et satisfait de son voyage et je vous prie de lui offrir aussi tous mes compliments sincères en réciprocité de son bon souvenir.

L'Empereur, le nôtre, est un peu souffrant, mais rien de bien sérieux, je crains qu'il ne s'épuise à force du travail de Sisyphe, toujours rouler le rocher et toujours le voir retomber. La situation militaire surtout l'a vivement affecté, je me permets de le dire en confiance à Votre Majesté. Les choses ne marchent pas comme nous voudrions et comme elles le pourraient facilement. Ne pas avancer est reculer. Votre Majesté apprendra d'un autre côté avec plaisir la brillante victoire de la légion belge, qui met du baume sur la première plaie de Tacambaro. L'armée française m'a témoigné à ce sujet et en particulier le 81^e de ligne, qui avait opéré dans le Michoacan, une sympathie dont j'ai été bien touchée. Quoi qu'on dise et que l'on fasse, toutes les troupes de quelque nationalité qu'elles soient qui travaillent à l'œuvre initiée par Vos Majestés au Mexique, sont bien unies dans les moments de danger et de bonheur. Le général L'Hériller part pour la France le 15 août, je pense que sa conversation intéressera Vos Majestés, nous ne nous sommes résignés à l'idée de le perdre que dans l'espoir de le ravoir un peu plus tard, comme le général Douay. Ce dernier est parti pour l'intérieur, craignant de n'y pas faire grand'chose, nous nous sommes séparés de lui le cœur serré et lui de même. C'est un homme bien remarquable comme militaire, homme d'État et administrateur et l'Empereur et lui s'électrisent mutuellement et paraissent deux amis, presque deux frères.

Le ménage de notre bon Maréchal marche bien. Ils se promènent à cheval et je les ai rencontrés ce matin.

Nous attendons avec assez d'impatience le retour de M. Eloin et les nouvelles qu'il ne manquera pas de nous donner de Vos Majestés. L'effervescence américaine s'est complètement calmée et la mort de Doblado est un gage de plus de la paix.

L'Empereur présente ses hommages à Votre Majesté et je la prie d'être assurée une fois de plus de la plus sincère amitié avec laquelle je suis

de Votre Majesté
la bien affectionnée sœur et amie

Charlotte.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 31 juillet 1865.

Fontainebleau, le 31 juillet.

Madame et très chère sœur,

L'Empereur m'envoie cette lettre écrite à l'amiral de Chalannes, par M. Maury, un des Américains qui ont le plus marqué dans la dernière guerre, afin que Votre Majesté et l'Empereur en prennent